

Papiers décollés

Jacques Brault

Volume 26, numéro 5 (155), octobre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30839ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1984). Papiers décollés. *Liberté*, 26(5), 68–75.

JACQUES BRAULT

PAPIERS DÉCOLLÉS

J'arrive à New York; l'autobus brinquebalant m'a étourdi. Il est vingt-deux heures et je m'avise en descendant que je n'ai fait aucune réservation. La belle idée, de partir sur un coup de tête! Je demande à un chauffeur de taxi qui a une face de bouledogue s'il n'aurait pas la gentillesse de me conduire au Hilton. Le dogue se met en boule et aboie: «Lequel? Y en a trois!» J'aurais pu répondre, du haut de mon invisible monocle: «Mais aux trois, mon ami; successivement, bien entendu.» On a fini par m'éjecter devant ce qui se voulait un palace et n'arrivait qu'à être un cube chromé. Un général d'opérette m'a considéré d'un œil soupçonneux jusqu'à ce que je lui refile un dollar. Il s'est effacé dans un bruissement de chamarures. J'étais dans le hall, enfin, avec ma valise (très lourde) — et cent mille personnes au moins. J'ai d'abord pensé qu'on avait construit l'hôtel autour de Times Square. C'était la fatigue qui me brouillait la vue. Puis un gai luron qui avait l'air de me connaître depuis ma naissance m'a tiré par la manche et à travers un orage de postillons m'a dit en me mordant presque le nez: «By God! What happened?» Il happenait tout simplement que je tombais de sommeil. Là-dessus il s'est tapé les cuisses en bavant sur la moquette. Ce déluge d'hilarité m'a fait fuir. Mais où aller dans cette foule? Je me suis retrouvé au bout d'une queue. J'ai compté à droite et à gauche quatre

ou cinq autres files. Tout ce beau monde attendait de s'inscrire. Alors, j'ai eu comme un doute. Je n'avais peut-être pas choisi le bon Hilton. J'avais remarqué en passant que l'hôtel se trouvait à proximité de Central Park. Non, je n'irais pas passer la nuit dans ce repaire de filous et d'assassins, même à l'abri de mon énorme valise. Patientons. Parvenu au guichet et au milieu de la nuit, j'ai déclaré tout de go que ma valise et moi nous désirions une chambre (simple). L'employé ne nous a même pas regardés. Avions-nous réservé? Je me suis lancé (sans ma valise) dans une explication terriblement compliquée. Derrière moi, on soupirait, geignait et grognait. L'employé a vite jugé la situation. Dans un geste las, il a tendu la main (que j'ai failli serrer): «Your card, please.» Comment ça, ma carte? Mais j'en possède plusieurs, monsieur, tenez, voici celle de l'assurance sociale (d'un vert jade et joli), celle de la bibliothèque (son jaune tire sur le caca d'oie, mais passons), celle de mon syndicat (blafarde et laconique comme une pancarte de gréviste), puis celle... le visage du monsieur avait viré au rouge tomate (le même rouge que ma carte du club d'échecs) tandis que dans mon dos montaient des appels au meurtre. L'employé modèle a hurlé dans un murmure: «The plastic one; your credit card!» Quoi! je porterais sur moi un de ces rectangles de l'horrible matière que j'abomine et voue aux gémonies et autres antiques outrages? Alors que mes gentilles et nombreuses cartes d'honnête papier aux couleurs diverses attestaient chacune qui de ma probité, qui de ma fidélité (au travail), qui... bref, on m'a je ne sais comment bombardé dans une chambre du trente-sixième dessus où je me suis endormi près de ma vaillante valise. C'était ma première visite à New York. Inoubliable.

Trois heures plus tard, au matin donc, une femme de chambre m'éveilla en faisant un boucan d'enfer. Mais j'interromps ici, très chers, ce roman fluvial. Le prochain épisode, je vous le conterai en même temps que nous disputerons des vertus et des vices du voyage. Cet incident m'est revenu à l'esprit

alors que je parcourais un gros livre sur le papier. J'y ai repiqué cette déclaration d'Aude d'Achon que je fais mienne (pas la dame au prénom médiéval, seigneuresse! courtoisie oblige): «Comme on parle de stade oral ou anal, j'en suis restée au stade du papier». Autrement dit, à une espèce d'anarchie, nullement violente, désuète et distraite. Les lois, je les contourne par ignorance, j'interprète les règlements de travers, j'échappe aux contrôles à force d'étourderie, et toute censure me paraît si stupide que je la tiens pour incroyable. On me donne un permis, je l'égare; une permission, je l'oublie. En somme, on aura beau me ficher, m'encarter, m'ordonner, me plastifier, toujours j'aurai l'allure de ces papiers décollés qui se bercent au vent du jour et que par impatience on arrache et rejette au loin. C'est une façon de reprendre sa liberté sans effort. Ne croyez pas, très chers, à quelque innocence angélique de ma part. Que non! Cette vertu de me faire tout mou dans les structures dures, je l'ai acquise à rude école.

Sitôt débarqué à Paris (où je terminais de vagues études), je dus m'astreindre à l'estampillage de mes papiers. A la préfecture de police, on nous avait parqués, immigrants, étrangers, apatrides et autres suspects de tout poil, dans une salle obscure, humide, qui empestait le cigare refroidi et l'urine de chat. Pas une chaise, pas un banc; même pas une colonne où s'appuyer. L'attente dura cinq heures. Trois mois et de multiples avanies plus tard, je fis une crise dans le métro. Le contrôleur, à la station Montparnasse, me refusait l'accès à ma correspondance pour le motif que mon ticket n'avait pas été poinçonné à l'endroit prévu selon l'ordonnance du 19 juillet 1912. Je bégayais de rage, dégorgeant tous ces maudits «papiers en règle» qu'on m'avait collés sur la conscience et l'estomac. Je bloquais la file des voyageurs; une rumeur d'émeute s'élevait vers la voûte et le contrôleur, perdant tout contrôle, appela son chef à l'aide. Une casquette galonnée oscilla en direction de ma fureur. Je brandissais mon ticket, le trou bien en vue, en braillant comme un cochon privé de boudin.

Vérification faite, on me donna raison et libre passage. Je ne bougeai pas. J'exigeais des excuses. Le contrôleur s'excusa auprès de son chef qui s'excusa auprès de moi qui m'excusai auprès des voyageurs qui s'excusèrent les uns auprès des autres, et nous serions tous encore cent pieds sous terre si je n'avais alors constaté que je m'étais trompé de correspondance. J'escaladai le portillon, échappant de justesse au lynchage, et gagnai la première sortie au grand air. Sur ma paume moite le ticket était resté collé. Par la suite je devins un adepte de l'autobus.

Ces péripéties papiresques n'ont pas entamé mon amour de la noble et vétuste matière. Qui n'a jamais caressé un Rives, un Japon, un Hollande ou un Auvergne à la cuve, ignore le fin du fin de la volupté. Quelle musique, quand on évoque à mi-voix la peau du papier: vergure, écharde, filigrane, pontuseau. Nulle règle, en cette luxure savante. Vous m'objecterez, très chers qui courtisez la contradiction, que tout de même, le papier-monnaie... Minute; ne nous payons pas de mots. Les grands papiers proviennent, vous ne l'ignorez pas, de ramassis de chiffons. L'usage ou l'origine ne changent rien à ma papiromanie. D'ailleurs, si vous y tenez absolument, je vous prouverai, chiffres à l'appui, que le papier ne se réduit pas à une négligeable surface porteuse; qu'il est un espace, un volume dont le poids et l'encombrement dépassent l'imagination. Il y a de quoi rêver. Borgès ou Ecco peuvent aller se rhabiller. Voici l'exercice: repliez sur elle-même une feuille de papier, cinquante fois de suite. Supposons que la feuille a une épaisseur de un dixième de millimètre; quelle sera l'épaisseur du pliage obtenu? Réponse: $0,1 \times 2^{50} = 0,1 (2^{10})^5 = 0,1 \times (10^3)^5 = 10^{14}$ mm. Soit cent millions de kilomètres ou environ les deux tiers de la distance du soleil à la terre. Tous ces chiffres ne m'amuse guère. Ils signifient platement une de nos méprises préférées. Notre époque est férue de bla-bla au sujet du corps; mais elle manque de corps. De celui-ci, désormais, le papier symbolise la mémoire, la lenteur, la fragilité. Non, très chers, avant de

m'inscrire au parti des réactionnaires, souvenez-vous que n'importe quel papier-journal est source de perceptions insoupçonnées par notre tribale orthodoxie. Percevoir n'est pas facile; je veux dire ce qui s'appelle percevoir: voir en perçant le voile idéologique où l'on tailla nos langes. Figurez-vous que je ne lis pas souvent les journaux. Leur encre fraîche tache les doigts et obnubile le sens du tact. Mais je veux en venir à autre chose. Le papier-journal qui peut servir à confectionner des bateaux, des poupées, des chapeaux, des guirlandes, ce papier assez vil m'a tenu un piège mortel, oui, par une nuit digne du songe d'Athalie.

Nous avons loué une villa (plutôt: le rez-de-chaussée d'un pavillon délabré) près de la Méditerranée. Soleil blanc, flots bleus, et vogue la chanson; nous coulions comme du beurre des jours heureux. Soudain la radio (celle du voisin à l'étage) annonce qu'une espèce de meurtrier prêt à tout rôde dans les parages. La nuit descend. On se barricade. Je laisse ouverte (à cause de la chaleur et du chat) la fenêtre de la cuisine, munie de solides barreaux. Tout le monde dort. Sauf moi. J'écoute. Et j'entends. Cela ressemble à des pas précautionneux sur le chemin de gravier qui ceinture la maison. Les intervalles entre un pas et l'autre sont assez longs. J'en déduis qu'une grande prudence guide ces pas. Qui se rapprochent, j'en jurerais, de la porte. C'est le bandit évadé de la radio. Il va bientôt sonder la serrure (qui date de Louis XVI). La nuit me devient glaciale. Encore un pas. Plus près. Et si j'allais à la cuisine, d'une démarche féline, empoigner la casserole de fonte, après quoi je me posterais derrière la porte? Tout ce trajet dans l'obscurité complète ne me dit rien de bon. J'écraserai sûrement la queue du chat et déclencherai un tintamarre de tous les diables. Une griffe de glace me serre à la nuque. L'espèce de grésillement cette fois est venu de l'intérieur, près du mur, à droite de l'entrée. L'ennemi est dans la place. S'agirait-il d'un passe-muraille? La peur me rend brave. Je me lève et marche à mon destin. Sur quoi je m'empêtre dans un tas

de papiers, renverse une chaise qui passait par là et m'étaie de tout mon long. La maisonnée se réveille. On allume. La terreur sur les visages fait place à un sentiment indéfini. Mon bandit fantôme, c'était une mouche prisonnière dans un fouillis de papier journal et qui battait de l'aile au milieu des actualités d'avant-hier.

Si nos perceptions étaient aussi bien programmées qu'on nous l'assure, nous ne commettrions pas de telles erreurs. Qui sont pleines d'enseignement. «O saint papier!» répéterai-je après La Boétie, qui me donne une leçon de liberté. S'il est juste qu'avec de pures sensations on ne peut rien construire, sinon du chaos, il n'est pas moins juste que les sensations nous libèrent des choses en nous signalant que nous ne sommes pas des choses. Ainsi s'opère le transfert, toujours périlleux, de la sensation à la perception. Je philosophe, très chers, une fois n'est pas coutume, et de grâce ne m'embrouillez pas avec des objections inconvenantes. Donc, pour percevoir sans se laisser téléguidé par les normes sociales, il faut ne pas rompre avec les sensations même confuses. Elles manifestent le rapport fondateur du corps avec son environnement (et avec lui-même). Les sanglots qui roulent dans le rire de Mozart, nulle musicologie n'y donne accès, au contraire. Comment lire cet extrait de Chardonne? *Le printemps est en avance cette année et un peu dérégulé. Tout fleurit à la fois, les prés, le lilas blanc et ses grappes drues de cire immaculée, les cerisiers, les pommiers précoces qui perdent vite leur pointillé de rose, les iris éphémères, si ardents et graves, l'aubépine qui couvre un buisson de sa guimpe serrée. On découvre comme un lampadaire qui vient de s'allumer le marronnier en fleurs, ou bien quelque tapis d'ocre rutilant brusquement jeté parmi les jeunes blés couleur de jade.* On sort de la traditionnelle description de la nature ou du gentil croquis sur le motif pour peu qu'on voie et qu'on touche cette cire, ce pointillé, cette guimpe, ce lampadaire (d'une merveilleuse justesse), etc. N'expliquons rien. La sensation sort de ses plis pour se convertir en perception.

Tel est le travail du corps. Et telle la leçon du papier dont l'éthique reste absente des manuels scolaires et des traités savants. Le bon papier, au surplus, vieillit en beauté; il se donne un hâle étoilé de taches de rousseur. Cela m'émeut comme certains visages de petites vieilles qui se regagnent une adolescence mutine. N'y comprendront jamais rien les bureaucratiques qui pitonnent dans les règles sur des ordinateurs réglementaires. Ils s'usent les doigts, les pauvres, en tâtant du plastique. Mais le soyeux, le laineux, le pelucheux, le satiné, le velouté des épidermes du papier, comment les reconnaîtraient-ils par un simple tact du pouce et de l'index? C'est pourtant là une façon de toucher infiniment plus et mieux que son salaire.

Je sais depuis longtemps, très chers, que vous me trouvez «vieux jeu» — et vous m'en aimez peut-être davantage. Nous nous accordons sur ce quasi-paradoxe que ne désavouerait pas Chesterton: «Quand vous rencontrez un moderne, il ne va jamais quelque part; il en revient». Aller, venir, les deux mouvements se confondent lorsqu'il s'agit d'affranchir la perception, de décoller des modèles qui nous arment à la bienséance. Le papier signifie par lui-même; voilà sa vraie liberté. Le tatouage de l'écriture n'affecte pas le corps profond du papier (sauf s'il est buvard et bavard). J'en ai eu la preuve, un jour de printemps, par un détour singulier du hasard. Celui-ci m'avait fait asseoir sur un banc du parc Lafontaine. Je bâillais aux corneilles en compagnie des pigeons et des moineaux. S'amène un monsieur étrange portant sur l'épaule un sac de marin. Il s'installe à mes côtés, regarde à droite et à gauche, se masse les chevilles, se racle la gorge, se mouche, et comme je m'attendais à ce qu'il se brosse les dents, il m'adresse la parole. Impossible de comprendre ce salmigondis. Mon éberluement le désempare. Il cherche dans ses poches et sort une petite feuille de papier ligné, sans doute une page arrachée à quelque carnet de notes. Je regarde. Ce doit être la transcription de ce que j'ai entendu. Mon incompréhension persiste. Et pourtant, une

sourde musique en moi commence de s'élever à la vue de cet humble morceau de papier. Il y a là une détesse du bout du monde. Je souris au monsieur qui me sourit. Nous devons avoir l'air de parfaits idiots. Après force gestes et «zlick» et «zlouck», je devine qu'il arrive d'Europe centrale, est-ce de Brnô ou de Széhejehérvár, peut importe, il cherche son frère qui demeure rue Rachel, dans le voisinage, ils ne se sont pas vus depuis trente ans. Leur nom de famille, quand le monsieur le prononce, fait un bruit d'avalanche toute douce comme si un peuple de fleurs dévalaient la pente du Mont-Royal. Nous partons à l'aventure, nous arpentons la rue Rachel, demandons ici et là si on ne connaîtrait pas un certain frère d'un certain monsieur qui a traversé illégalement une mer et deux continents pour raviver un peu de son enfance. Je tenais encore le petit papier dans ma main et de temps à autre je le consultais, non pour déchiffrer les inscriptions qu'il portait, mais pour percevoir à son contact le chant d'angoisse et d'allégresse qu'il donnait à entendre. Finalement, les deux frères se sont rencontrés comme ça, dans la rue. L'espace de quelques secondes, ils ont flotté au-dessus du trottoir; puis ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre, en silence. Pendant qu'ils riaient et pleuraient et se tapaient sur l'épaule en lançant au ciel des «zlick» et des «zlouck», je me suis retiré discrètement; entre mes doigts demeurait le papier à musique. Je l'ai gardé au fond d'un tiroir pendant des années. Un jour de printemps que je me sentais éperdu de solitude, j'ai fouillé en vain parmi mes paperasses. Le petit papier avait disparu. J'ai tourné mon regard vers la fenêtre. Il m'a semblé que mes yeux s'embuaient. Le poète Sôin m'a détrompé:

*Pluie de mai
le monde entier
est une feuille de papier*